

Sarah, je voudrais te raconter cet été 1967. Te le raconter bien. Je ne sais pas encore comment te faire parvenir ma lettre, mais je crois que tu vas la lire un jour. C'est fou. Je vais raconter exactement l'été qui précède ta naissance. Tu as droit à ce récit. J'ai été le témoin de ta préhistoire.

En 1967, le printemps a été impatient, fébrile. Des excroissances poussaient un peu partout dans Montréal. Chaque jour on voyait apparaître un tumulus nouveau. Les échafaudages grimpaient aux murs de brique. Des tunnels et des galeries se creusaient dans la terre comme dans nos corps en apprentissage, comme si cette ville avait notre âge, allait vieillir et disparaître avec nous. Du jour au lendemain, des rues redevenaient des chemins rocaillieux, les égouts béaient, et quiconque le souhaitait pouvait examiner les entrailles de Montréal, renifler ses flatulences sous les toiles, les bâches, les nappes de vinyle délimitant des champs opératoires pour ravalier, cureter, farder le visage de la ville, construire un métro sous son fleuve, fabriquer des

îles dans le fleuve — grand fleuve sectionné, abouché, rétréci, dont le débit ne serait plus jamais aussi puissant, dont on ne reverrait plus la couleur vert émeraude ni les remous sauvages, témoins des temps où il n'y avait pas de ville.

On tripotait le fleuve. Le lit allait en être asséché, remblayé avec des roches, de la terre, des débris de béton déversés jour après jour par des camions à benne qui formaient de lentes processions malodorantes qu'on suivait dans des autobus bondés, en grinçant des dents au bruit des marteaux pneumatiques, aux chuintements ahurissants des brosses, des polissoirs et des torches à acétylène. Des tonnes d'anges en plâtre, de statues de la Vierge et du Sacré-Cœur, rendus inutiles par la désertion définitive des églises, servaient au remblayage.

L'Exposition universelle. Des hexagones, des pentagones, des tétraèdres, des plates-bandes fleuries, des canaux et des bassins, des train-trains électriques circulant silencieusement sur des voies surélevées et, dans le noir des pavillons — chacun nettement identifié, décoré des signes distinctifs de chaque pays, car ces notions étaient encore très claires à ce moment-là à nos yeux —, des écrans géants, des écrans divisés, des carrousels de diapositives cliquetant en désordre. Chambardement audiovisuel. On achetait un passeport, on montait dans l'Expo Express, on se retrouvait ailleurs. Une illusion, une flambée. La jeunesse !

À Montréal, du 28 avril au 27 octobre 1967, le Canada accueillait le monde entier pour son anniversaire et, comme si une tante lointaine nous

avait emprunté le salon pour recevoir, on se lavait, on faisait le grand ménage, l'économie roulait, on rêvait, on voyait tout en neuf, l'avenir était beau, il n'y avait aucun obstacle à l'horizon. Ce moment a été le seul à ma connaissance où Michelle a pu s'oublier elle-même, oublier ce secret qu'elle porte et qui me rattache à elle encore, où qu'elle soit, quoi qu'elle soit devenue, pour toujours.

Tu es née de cet été-là, Sarah. Un été fou, démesuré, dont tu es l'enfant ! Si cela pouvait suffire ! Si tu étais assez sage pour t'en contenter ! Il est tellement plus simple et plus sain de ne pas regarder en arrière, comme on dit, Sarah. Laisser les souvenirs disparaître.

J'avais décroché un emploi à l'Exposition. Quelques jours avant l'ouverture, ma mère a reçu un appel de son amie de Québec. Sa voix un peu plus aiguë, les mots empruntés, le ton qu'elle prenait toujours avec Rose ont dû remuer en moi quelque sangsue, dans la vase, mais je n'ai pas fait attention. Puis elle a crié : « Michelle va travailler à l'Expo ! »

J'écoutais vaguement.

Michelle allait habiter chez nous.

Ma raison sommeillait encore, mais je sentais la bulle remonter dans mon esprit léthargique de jeune homme qu'on dérange. Michelle ? La dernière fois que je l'avais vue, c'était huit ans auparavant. Aux funérailles de son père. Trouvé mort en forêt. Sa

mère s'était remariée avec un haut fonctionnaire. Elle n'allait plus à la maison au bord du fleuve, n'ayant plus de raison, sans doute, de fuir cet homme que je n'avais jamais connu, Adrien Roche...

Mon père est mort un peu plus tard. D'une crise cardiaque, à quarante-cinq ans. Nous avons déménagé dans un petit appartement près du collège.

Je prêterais ma chambre. Il suffisait de placer un lit pliant dans le renforcement qui me servait de bureau. Dans deux jours Michelle serait là et je n'avais rien à dire. Une affaire de mères. J'ai été chargé de rester à la maison pour la recevoir.

Elle restait là, sur le seuil, sans entrer. Habillée en petite fille encore: jupe écossaise, chandail de fil crocheté. La varicelle que, bien entendu, nous avions eue le même mois, dix ans auparavant, avait laissé des cicatrices sur sa peau et, pour une raison ou pour une autre, cela me paraissait renforcer l'hypothèse, le soupçon qu'elle laissait planer d'avoir subi une épreuve secrète, d'avoir mené une âpre lutte.

Ses cheveux tombaient devant ses yeux. Mais une mince ligne argentée, presque irréaliste, zébrait déjà le rideau qui s'est toujours interposé entre elle et les autres. Une petite fille avec une mèche grise.

Nous étions gênés, trop gênés pour parler même, mais j'ai tout de suite compris que rien n'avait changé entre nous. Elle a dit, fausse et désinvolte, quelque chose comme: « Bonjour, Luc. » Et par un clignement d'yeux, la manière de soupirer, quelque

signe subliminal, j'ai su que rien entre nous ne pouvait évoluer. J'ai reconnu le pli dédaigneux de sa bouche comme si l'air ambiant, les êtres humains en général, et moi en particulier, dégagions une odeur qu'elle seule pouvait sentir. Elle entendait rétablir son petit pouvoir. Elle n'avait pas renoncé à son plaisir. Le temps n'avait pas coulé, le temps ne pouvait pas passer. Nous étions encore les enfants du même âge de deux femmes liées depuis l'enfance qui avaient peut-être déjà, je ne sais pas, le même genre de relations autoritaires et infantiles. Il n'y a pas d'effet sans cause.

Par le cinéma, par les romans, j'avais acquis la connaissance profonde mais théorique de la vie que procurent les œuvres de fiction. Des personnages, souvent, m'avaient rappelé la petite fille du bord de l'eau. Mais sitôt qu'elle est arrivée j'ai cessé d'être moi-même, si être soi-même c'est être ce qu'on est devenu. Michelle me ramenait déjà en arrière, me tirait vers un repli antérieur de ma vie qui était aussi moi, l'avait été, avait été fossilisé, et qu'elle avait le pouvoir de revivifier.

Si j'avais baissé les yeux pour éviter le contact de son regard, ma vie aurait encore une fois pu être différente et je ne serais pas en train de t'écrire, Sarah. Mais bien au contraire! Comme sur une rivière qu'on remonte dans des conditions de plus en plus difficiles, toujours plus curieux de voir la source marécageuse et inaccessible, j'ai été repris sur le champ de l'éternel désir d'atteindre l'origine du mal, de l'abolir en donnant à Michelle ce qui lui manquait. Illusion des illusions, celle de tous les

hommes, Sarah. Moi! combler avec ma ridicule petite personne des attentes inexprimables, une faim, un appétit sans motif et sans remède!

Dans le boudoir, avant de s'asseoir, de regarder sa chambre — ma chambre, mais cela lui était dû comme le reste —, avant de déposer ses valises, elle a dit très clairement ces mots étonnants, qu'elle devait avoir longuement préparés: «Il faut que je couche avec quelqu'un.»

Je suis resté muet. Je n'avais aucune idée de ce qu'on pouvait répondre à une fille qui prononçait des paroles aussi directes. «Je veux faire l'amour. Cet été.» Elle se trouvait anormale de ne pas l'avoir déjà fait. À Québec, ce n'était pas possible. Elle déplaçait des robes de coton fleuries, à pois, rayées, confectionnées par sa mère. Ses cheveux épais tombaient sur son visage mais jamais, jamais elle ne faisait le geste de les replacer derrière son oreille, de les attacher. Et si je repense à notre enfance, à l'époque déjà éloignée mais si trompeuse de notre jeunesse, si je me rappelle la détermination avec laquelle Michelle abordait ces réalités dont on ne parlait ni dans sa famille ni dans la mienne et qu'il fallait approcher comme des incultes surgis de nulle part, sans legs ni leçons des morts ou des vivants, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'un nain qui s'attaque à l'ascension des Rocheuses les mains nues, privé de pic et de piolet.

Peux-tu comprendre cela, toi, où tu es, avec ces écouteurs qui te bouchent les oreilles? À travers la musique pop qui t'empêche d'entendre le signal intermittent de ce qu'on appelle le «moi», peux-tu comprendre? Tu es le résultat de ce que je te raconte, Sarah, je n'invente rien. C'est aussi clair et limpide que la différence entre avant et après, entre cause et effet. Rien ne se perd et rien ne se crée. Il n'y a pas à sortir de là. Notre esprit n'a pas la puissance nécessaire pour décrire le détail des causes et des effets de notre sensibilité. On supplée par l'imagination. Pas de mémoire sans imagination. Mais nos sentiments sont bel et bien engendrés, soumis à la loi de la vie et de la mort, et j'essaie de faire la recension de ceux qui t'ont immédiatement précédée, Sarah, comprends-tu?

Dès le premier jour, c'était entendu, nous partions à la conquête de ce que Michelle appelait allégrement, quand nous étions seuls, les «choses sexuelles».

Elle me traînait dans les discothèques. Je l'attendais au bar en la regardant danser. Nous repartions ensemble. Elle s'appuyait sur mon épaule dans l'autobus qui remontait lentement la côte. Elle ne se décidait pas à sauter la clôture. Je ne savais pas exactement ce qu'elle attendait de moi, je ne l'ai jamais su. D'autres fois on allait dans un café tenu par un Breton, fréquenté par des Allemands, des Hongrois, des Polonais. Elle racontait n'importe quoi à ces hommes. Pour se donner une contenance, parce que